

Gogol

L'écrivain qui voyait le diable

• • • **Gérard Joulé**, *Epalinges*

Le diable est partout chez Gogol, il est à toutes les pages de ses livres, puisqu'il est d'abord le reflet que lui renvoie son miroir. Les Russes, il est vrai, ont un compagnonnage plus intime et presque plus fraternel avec le diable - en qui ils voient comme un démon familier, une sorte d'animal domestique qu'on traite comme son valet de chambre et à la figure duquel on jette soit sa pantoufle soit son encrier (quand on écrit) - que nous autres Latins, déformés par trois siècles de rationalisme. Mais les Russes, du moins ceux du temps de Gogol et de Dostoïevski, n'avaient pas été laminés par le thomisme, le cartésianisme, l'hégélianisme, le marxisme et, pour boucler la boucle, les sciences humaines.

Le diable est donc très présent dans leur littérature ; il a encore ce quelque chose de frais, d'insolent, de gaillard et presque d'innocent qu'on trouve également dans les romans paysans du Suisse Jérémie Gotthelf. C'est un personnage qu'on rencontre dans les campagnes, sur les routes, aux tables d'auberges et qui prend tout à coup la parole au milieu d'un repas. Il fait peur, mais il n'est pas encore devenu l'Antéchrist, la Bête de l'Apocalypse. Il peut très bien entrer dans un roman.

C'est ainsi que Gogol l'a vu et l'a peint, tout en ayant très peur, quoique sans jamais se méprendre une seconde sur son identité, car il avait déjà fait sa connaissance dans son miroir.

Il y a chez Gogol un combat mortel entre l'esprit et la chair. Cette fameuse lutte dont parle si souvent saint Paul, peu d'écrivains l'ont soutenue avec une telle acuité que Gogol, car cette lutte se doublait chez lui d'un combat entre le chrétien et l'artiste. Il fallait que l'un des deux cédât le terrain à l'autre. Il ne pouvait pas être l'un et l'autre à la fois.

Les pièges du diable

Gogol est né en Ukraine en 1809. Il mourra en 1852. Dans sa famille, on trouve des soldats et des popes. Ses parents étaient de petits propriétaires terriens, comme il y en avait tant d'autres en Russie à cette époque, volés par leurs paysans mais vivant sinon dans l'abondance, du moins dans une certaine aisance. Son père avait été au séminaire, sa mère, très pieuse, s'était mariée à quatorze ans. Le petit Nicolas était un enfant fragile, drôle et vif, avec une tête étrange et un long nez pointu comme un bec d'oiseau.

Dans ce temps-là, la Russie sortait à peine du Moyen Age. Les paysans étaient encore des serfs qu'un propriétaire pouvait acheter. On disait : il possède cent mille âmes. Les idées de 89 n'avaient pas encore pénétré le pays.

Petit garçon, les sermons sur l'enfer épouvantaient Gogol. Toute sa vie, il vécut obsédé par la crainte de Dieu, du diable et du jugement dernier. Ce qui

Nicolai Gogol

Les Ames mortes, illustré par Chagall, Le Cherche midi, Paris 2005, 354 p.

Les Nouvelles de Pétersbourg, Actes Sud, Arles 2007, 416 p.

ne l'empêchait pas d'avoir de l'ambition et de vouloir laisser quelque trace de son passage sur la terre. Mais il se croyait plutôt fait pour être fonctionnaire et servait le tsar et la patrie. Les femmes l'épouvantaient autant que le diable.

A dix-huit ans, il fit la connaissance de Pouchkine, qui était alors ce qu'étaient en Angleterre Walter Scott et Byron, et Chateaubriand et Hugo en France. Quand il publia son premier recueil, *Les veillées du hameau de Dikanka*, Pouchkine fut enthousiaste. Du jour au lendemain, Gogol fut célèbre. Mais ce succès ne lui apporta pas la paix de l'âme. Il continuait de regarder les hommes d'un œil sévère. Il les voyait toujours possédés du diable qui rend bête et vulgaire et c'est de lui qu'il voulait les délivrer.

Dès lors l'artiste en lui se double d'un apôtre ou d'un missionnaire. Le diable est pour Gogol le singe de Dieu, il le voit à tout bout de champ, il est perché sur son épaule. Il est même plus vivant pour l'artiste et l'apôtre que ce Dieu dont il est la caricature.

Il écrit alors *Le Manteau* qui annonce à la fois *Bouvard et Pécuchet* (Flaubert) et *La mort d'Ivan Illitch* (Tolstoï). C'est l'histoire d'un petit fonctionnaire qui rêve de s'offrir un pardessus qui, une fois acquis,

s'envole dès le premier soir. Il veut faire du bien aux hommes, les aimer, les élever, mais il ne voit en eux que le mal et la bêtise, et en même temps, il sait bien que c'est le diable justement qui ne lui montre que les vices et les défauts des hommes. Et plus il devient un grand artiste, un observateur aigu de la nature humaine, plus il peint ce qu'il voit et ce que le démon lui montre, plus il a l'impression non pas de servir Dieu et la Vérité mais justement le diable. Comment en sortir ?

Alors il écrit *Le Revizor*, dont Pouchkine lui avait fourni le thème. Les fonctionnaires d'une petite bourgade sont tous des prévaricateurs. Un inspecteur du gouvernement voyage incognito afin de les démasquer. Mais un jour arrive à l'auberge de la ville un voyageur que tout le monde prend pour l'inspecteur. Tous les moyens sont bons, femme, argent, pour le soudoyer. Le voyageur se pique au jeu et entre dans le rôle. Le pot aux roses est découvert quand apparaît le véritable inspecteur. Mais entre temps, l'imposteur a fui. Là encore, Gogol s'est peint dans le personnage de l'imposteur. La pièce connaît un grand succès. Elle est même vue par l'empereur qui s'en divertit et dit : « Tout le monde en prend pour son grade, à commencer par moi. » Le public est divisé. Bientôt Gogol, avec sa manie de la persécution, se sent accablé de haines et de jalousies qui ne font que renforcer son pessimisme et sa misanthropie. « De quoi riez-vous, demande-t-il ? C'est de vous-mêmes que vous riez ! » « Tous sont contre moi, écrit-il à un ami : fonctionnaires, policiers, marchands, littérateurs. Tous déchirent ma pièce ; je l'ai prise en horreur. » Alors il quitte la Russie. « Je voudrais être estafette, courrier, employé de poste. Je vais partir pour l'étranger. L'écrivain comique doit vivre loin de son pays. »

Marc Chagall,
« Hommage à Gogol »
(1919)



Avant de partir, il va retrouver Pouchkine, qui lui fournit le sujet d'un nouveau livre qu'il pourrait écrire en voyage. Ce sera *Les Ames mortes*, roman picaresque qui est un peu à la Russie ce que *Don Quichotte* est pour les Espagnols. Tout propriétaire dans la Russie du début du XIX^e siècle devait payer un impôt sur ses « âmes » (les serfs). Or il existait une caisse qui prêtait aux propriétaires tant par âme. Pourquoi ne pas acheter des âmes mortes que les propriétaires céderaient pour rien afin de ne plus payer l'impôt ?

L'Enfer du monde

Ce thème ravit Gogol. Il part en Europe, traverse la Suisse, visite Paris et s'installe à Rome où, pendant deux ans, il travaille à son livre. A Rome, il devient de plus en plus religieux ; le temps où il n'écrit pas, il le passe dans les églises. Il pense, comme Dostoïevski plus tard, que la Russie est appelée à régénérer spirituellement le monde.

Le héros de son livre, Tchitchikov, est bien sûr le double de lui-même. Petit personnage médiocre et corrompu, il parcourt la campagne en quête de ces âmes mortes, avec son cocher, Sélifane, et ses trois chevaux. Ce héros est un homme qui achète des choses inexistantes pour en tirer un profit matériel. « Il faut savoir, écrit-il, que Tchitchikov est la personne la plus convenable du monde, seulement son royaume est de ce monde. »

Comme toute l'humanité qu'il décrit et qui apparaît damnée sans rémission possible, l'humanité tout entière est à l'image de Tchitchikov. Elle ne fait qu'acheter des âmes mortes. On retrouve comme chez Swift le même dégoût et la même haine de l'humanité.

En 1841, Gogol rentre à Moscou et présente son livre à la censure qui en est choquée. « L'âme est immortelle, dit le censeur, il n'y a donc pas d'âmes mortes, et puis vendre des âmes deux roubles, un si bas prix, offense la dignité humaine. » Mais l'empereur intervient et le livre paraît. Gogol a beau dire : « Mon dernier livre, c'est l'histoire de mon âme, je réunis en moi toutes les saletés possibles, mais à petites doses », il a une fois de plus tout le monde contre lui, occidentalistes comme slavophiles. A l'un de ses amis, il ose écrire : « En plus de mes propres défauts, mes personnages possèdent aussi certains traits de mes amis, toi compris. »

« Dans les âmes mortes, il n'y a que des âmes mortes. Et ces âmes, c'est vous, c'est moi », nous dit-il. Il avait vu le cadavre qu'il portait sur ses épaules et l'artiste en lui l'avait décrit. Maintenant il fallait se débarrasser de l'artiste en lui, de cet artiste qui recevait ses inspirations du diable. Car comment discerner ce qui vient de Dieu et ce qui vient du diable ? Et pourtant il croit à la noblesse de l'âme, et surtout de l'âme russe.

Dostoïevski reprendra cette idée. Car en ce temps-là, on croyait que les nations avaient une âme, une âme vivante, immortelle quoiqu'elle pût mourir. « Si quelqu'un, disait Gogol, eût pu voir les monstres qui, à ma propre surprise, s'étaient échappés de ma plume, il en eût frémi. » Il s'en excuse auprès de son lecteur. « Hélas ! lui dit-il, dans cette histoire si sordide, il se peut qu'on sente vibrer des cordes inconnues jusqu'ici, qu'on voit apparaître la puissance de l'esprit russe, dont on ne trouverait pas la pareille au monde, âme rayonnante d'une beauté divine, pleine de nobles aspirations et brûlant de se dévouer. Et, à côté d'eux, tous les gens vertueux des autres nations paraîtront morts, comme un livre mort à côté de la parole vivante... »

« Loin de me complaire en turpitudes, je les déteste, j'abhorre les bassesses qui m'éloignent du bien, et avec l'aide de Dieu, je les vaincrai. Je me suis déjà délivré de beaucoup de mes saletés en les transmettant à mes personnages et en les livrant à mes propres moqueries comme à celles d'autrui... Quand je me confesse à Celui qui m'a mis au monde et a voulu que je me corrige de mes défauts, je vois encore beaucoup de vices en moi ; mais ce ne sont plus ceux de l'an dernier ; ceux-là une force sainte m'a aidé à m'en délivrer... »

Il rêve d'aller en Terre sainte, de prendre part à l'œuvre du bien public. Il rêve de servir. Ses amis craignent de le voir tomber dans la bigoterie et combattre le diable avec les armes mêmes du diable. Il le reconnaît d'ailleurs lui-même : « J'ai encore fait mon Tchitchikov. C'est en possédé que je prétends combattre le démon. »

La mort de l'artiste

Il veut maintenant donner une seconde partie à son roman, un Paradis après l'Enfer. Il se rend à Jérusalem, mais il avoue à un ami : « Devant le Saint-Sépulcre, je me suis senti un cœur de glace. » C'est alors qu'il prend comme directeur de conscience le père Matvei, qui ne voyait pour Gogol de salut que dans le jeûne et les mortifications.

Il se croit menacé de l'enfer et ordonne à son domestique d'allumer le poêle et d'y jeter la seconde partie des *Ames mortes*. « Voilà ce que j'ai fait, le diable m'y a poussé ! » « Mais non, lui dit un ami, vous ferez mieux. » « C'est vrai, répond-il, tout est là, dans ma tête. » Mais il ne quitte plus son divan, refusant de s'alimenter, puis il reçoit l'extrême-onction et s'éteint le 21 février 1852.

Dans son testament on lisait : « Soyez des âmes vivantes et non des âmes mortes. Il n'y a pas d'autre porte que celle indiquée par Jésus-Christ. »

Vladimir Nabokov, l'esthète « wildien », épingleur de papillons qui vouait au christianisme en général et à Dostoïevski en particulier une haine inextinguible, sans doute parce que l'auteur des *Possédés* eût perçu en lui, sous ses scintillements, une figure hautement démoniaque, trouvait que le christianisme de Gogol était, sinon une pose, du moins une violence qu'il faisait à sa nature profonde, le considérant comme une névrose dont il n'avait pas eu la force de se guérir. Pour Nabokov, l'art était une religion qui se suffisait à elle-même et qui remplaçait avantageusement la vie ou la réalité. Conception éminemment méphistophélienne, il faut bien le dire.

Or le diable est, comme nous l'avons vu, l'obsession majeure de Gogol. A force de le voir partout, son confesseur lui conseilla (ou lui intima) de jeter au feu la seconde partie des *Ames mortes* et de renoncer pour de bon à la littérature. Crime inexpiable aux yeux de Nabokov qui lui eût plutôt proposé de se désintoxiquer de son christianisme.

Que Gogol parle de morale, de religion et de christianisme, aussitôt Nabokov lui coupe la parole pour dire que Gogol est en train de dérailler. Le diable ne serait-il pas plutôt en Nabokov qui nie son existence, qu'en Gogol qui le voit dans son miroir ?

C'est ainsi que Gogol brûla la seconde partie des *Ames mortes*. La littérature y perdit peut-être un chef-d'œuvre, mais le ciel y gagna une âme. Ou bien, ou bien... Tout ou rien. C'est là un acte qui eût plu à Pascal.

G. J.